



**ESTELLE-SARAH BULLE**

Les étoiles  
les plus filantes



LIANA LEVI



En juin 1958, une équipe de tournage française débarque à Rio de Janeiro. Dans les quartiers pauvres se répand la nouvelle d'un drôle de casting: on recherche de jeunes comédiens amateurs noirs. À sa réécriture du mythe d'Orphée et Eurydice, Aurèle Marquant a l'intention de donner pour cadre une favela vibrante de tragédie et de joie. Le réalisateur a reconnu son Eurydice en Gipsy Dusk, danseuse américaine métisse rencontrée à Paris. Breno, footballeur brésilien au chômage, sera Orphée; Eva, comédienne martiniquaise, et Norma, Carioca pauvre mais ambitieuse, seront les deux autres visages féminins. Déjà les décors se montent, les acteurs s'approprient et les premières scènes sont tournées sur des airs chantés à la guitare. Cette effervescence artistique ne passe pas inaperçue: deux agents locaux de la CIA flairent un coup à jouer avec la bossa nova, tandis que le film aiguise les intérêts du Brésil, mais aussi de la France de Malraux, soucieuse de se placer dans la compétition internationale que constitue le festival de Cannes.

L'histoire revisitée d'un film culte (*Orfeu Negro*).

**ESTELLE-SARAH BULLE** est écrivaine. Elle est l'auteure d'un premier roman, *Là où les chiens aboient par la queue* (Liana Levi, 2018), grand succès couronné par plusieurs prix littéraires, dont le prix Stanislas du premier roman, le prix Eugène-Dabit du roman populiste et le prix Carbet de la Caraïbe et du Tout-Monde.

Estelle-Sarah Bulle

# Les étoiles les plus filantes



Liana Levi

L'auteure a bénéficié pour la rédaction de ce livre d'une résidence à la Villa départementale Marguerite Yourcenar et d'une bourse du Département du Nord. Elle a aussi reçu la bourse Découverte du Centre national du Livre.

#### *Avertissement de l'éditeur*

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Elle ne prétend aucunement être l'histoire réelle, avérée, du film *Orfeu Negro*, ni celle de la naissance de la bossa nova, en dépit de certaines ressemblances avec les artistes et les faits dont elle s'inspire. Le roman ne saurait donc être lu comme l'histoire biographique de ces personnes. Il prend pour point de départ ce film, en ce qu'il témoigne d'une époque, pour recréer le contexte d'une aventure artistique.

## Prologue

*Cannes, mai 1959*

« Mademoiselle, quel effet cela vous fait-il de vous retrouver à Cannes ?

– Je suis très contente.

– C'est une découverte pour vous ?

– Je n'étais jamais venue, en effet.

– Comment vivez-vous la Palme d'or ?

– J'en suis très heureuse. Je remercie le jury et le public qui ont été très accueillants pour le film.

– Vous êtes la sensation du moment. Une piquante Américaine qui tourne dans un film français. Êtes-vous fière pour votre pays ?

– Pour l'Amérique ? Le film a été tourné au Brésil par un réalisateur français...

– Mais vous êtes la star américaine du film, un film qui fait souffler un vent d'amour et de liberté sur le Festival.

– Je ne crois pas qu'on puisse me désigner comme une star. Je n'ai fait que deux films pour l'instant, et aucun aux États-Unis. Quant à l'Amérique, elle a bien sûr ses grandes vedettes ici, dont je ne suis pas, mais j'ai la sensation qu'elle n'est pas toujours le pays de liberté qu'elle devrait être.

- Vous voulez dire, dans les films ?
- Non, dans la vie.
- Vous vous intéressez à la politique ? Vous paraissez bien jeune pour un sujet si sérieux.
- C’est important, non ? Même ici, au Festival. Par exemple, j’ai entendu beaucoup de discussions autour du film d’Alain Resnais. Le sujet n’en plaît pas beaucoup à mon pays, je crois.
- C’est un film sur la guerre, avec des enjeux très compliqués. Le vôtre est beaucoup plus léger.
- Je crois que l’on peut faire passer quelques idées avec légèreté.
- Certains ont justement reproché au film d’Aurèle Marquant son côté superficiel...
- Mais le fait que la quasi-totalité des comédiens sont noirs, c’est déjà un geste politique. Je remercie M. Marquant pour cela.
- Vous avez un accent adorable. C’est ce qui a plu à M. Marquant ?
- J’espère que c’est d’abord mon talent...
- Vous l’avez charmé à plus d’un titre, je crois...
- Vraiment ? Je ne sais pas.
- Vous verra-t-on poser sur la Croisette en maillot de bain ?
- Non.
- Mais dans le film, vous n’hésitez pas à dévoiler vos atouts... On en redemande !
- Une scène réclamait un peu de sensualité, c’est tout. J’essaie d’être sincère à chaque plan. C’est mon métier.
- Dans vos précédents films, vous étiez livrée à demi nue à des monstres lascifs, si je ne me trompe pas.
- Je n’ai fait qu’un seul film avant celui-ci, en Angleterre. À l’origine, je suis danseuse et comédienne de théâtre.
- Allez-vous rester en France ?

- J'aimerais bien. J'ai un autre projet.
- Avec Aurèle Marquant?
- Non.
- De qui est la robe que vous portez en ce moment?
- De Balmain. »



I

# Un tournage à Rio

*juin 1958*



«Nous ne t'aimons pas. Tu n'es pas comme nous. Tu serais plus convaincante en poule, en pute. Tu n'es pas ce que nous voulons. Tu n'es pas ce que veut le studio.»

Joyce Carol Oates, *Blonde*



# 1

Adossé à la voiture ouverte, Augusto soufflait en s'épongeant le front. Avec cette chaleur, l'habitacle du véhicule était un enfer. De retour au garage, il vérifierait le niveau d'eau et démonterait le moteur, histoire de le désencrasser. Il adorait chouchouter cette vieille Willys dont la couleur vert bouteille lui donnait un chic tout à fait approprié à l'accueil de ses deux passagers. Il lui faudrait rouler vite pour espérer gagner un peu d'air et sentir enfin le parfum de l'océan plutôt que celui du cuir en surchauffe. Le jeune homme ne quittait pas des yeux les portes de sortie de l'aéroport, de peur de manquer l'homme et la femme qu'il attendait. Un couple venu de France. De Paris. Il éprouvait une certaine fierté à l'idée d'accueillir deux personnalités du monde du cinéma. Il étudia une nouvelle fois la photo découpée dans un journal que lui avait tendue sa patronne avant de le laisser partir. Sur le portrait, l'homme avait l'air sûr de lui. Bien bâti, la quarantaine, visage avenant pour ce qu'on voyait de son profil, il regardait sa partenaire d'un air ouvert et satisfait. La jeune femme à ses côtés souriait en esquissant un pas de danse. Frange et queue de cheval adolescentes. Très «jeune fille en vogue». La mauvaise qualité du papier ou de la photo ne permettait pas de bien distinguer ses traits. «Elle a quand même l'air pas mal, cette *neguinha*»,

pensa le jeune homme. Il se demanda si la France traitait tous les Noirs de façon correcte. Dans ce cas, il y ferait bien un tour.

Augusto n'osait pas déboutonner le haut de sa chemise. Il avait le dos trempé, mais ne voulait pas avoir l'air débraillé. Il songea avec inquiétude qu'ils l'interrogeraient peut-être sur l'histoire de Rio. Il n'en connaissait quasiment rien. Du moins, pas des histoires à raconter à des gens venus de Paris. Il portait Rio en lui depuis sa venue sur Terre, dix-neuf ans plus tôt. Mais c'était un Rio de boue et d'herbes folles, de saladiers de *quentão* explosant en gerbes durant les fêtes de fin de semaine. Un copain guyanais lui avait dit que, dans son bourg natal, quand une soirée risquait de mal tourner, les gens s'empressaient de partir en disant que ça finirait comme une fête brésilienne.

Il était né dans le quartier de Bonsucesso, dans la zone nord de Rio, et c'est là qu'il retournait chaque soir, dans la case de ses parents. Rien à en dire. Impossible aussi de parler des combats de coq du dimanche et des pièces détachées entassées dans la ravine. Sinon, il connaissait le garage de sa patronne et comment s'y rendre, quelques bars et l'extérieur des hôtels dans la zone luxueuse du front de mer. Les endroits qui lui permettaient de gagner sa croûte, *isso é tudo*.

Un instant, il se dit qu'il pourrait leur parler de la demi-finale qui s'engagerait d'ici quelques jours entre leurs deux équipes nationales de football. Le Brésil allait gagner cette Coupe du monde 1958, c'était sûr. Rien que d'y penser, le cœur d'Augusto s'emballait. Il fallait effacer la catastrophe de 1950 à tout prix. Mais souhaiter une défaite de la France devant deux Français n'était pas très poli. Il jugea préférable et plus classe de rester silencieux pendant tout le chemin, sauf s'ils lui posaient des questions précises. Auxquelles il répondrait par «Je ne sais pas, monsieur» avec un large sourire.

Il examina pour la dixième fois la photo. Un nouveau flot de voyageurs passa les portes et s'éparpilla, à la recherche d'un taxi ou d'un bus. Augusto se redressa et scruta les visages. La foule se délitait. Il jeta un œil à sa montre. Il était là depuis plus d'une heure. Une légère appréhension contribuait à tremper sa nuque. Il sentait son col amidonné se ramollir à la base de ses cheveux crépus coupés en une ligne bien nette. Ce soir, sa mère lui ferait sa lessive et à l'aube, repasserait sa chemise. Il était toujours impeccable pour se rendre au travail, sa patronne n'avait jamais eu à redire là-dessus.

Augusto les repéra enfin. Un beau couple, comme aurait dit sa mère. Elle, sérieuse dans sa robe bleue sans manches, éblouie par le soleil de l'après-midi. Lui, bien plus vieux qu'elle, en polo de sport et pantalon clair. Moins souriant que sur la photo. Ils avaient passé la nuit en vol, ils devaient être épuisés. Augusto se précipita pour prendre leurs valises.

À l'arrière, le Français regardait attentivement défiler les rues. La fille se massait la base du cou en fermant les yeux. Par brefs coups d'œil dans le rétroviseur, Augusto apprécia sa beauté. Il s'interrogeait de plus en plus. Était-ce bien un couple ? Il n'en était plus certain et ne se souvenait pas si sa patronne lui avait dit quelque chose à ce sujet. Ils avaient l'air à l'aise l'un avec l'autre, mais pas particulièrement proches. Peut-être un couple existentialiste, comme disait la chanson ? Ou peut-être souffraient-ils toujours de la fatigue du voyage ?

Après un moment d'hésitation, il décida d'allumer la radio. Évidemment, on n'y parlait que de la Coupe du monde. « Je vous le dis tout net, martelait le speaker avec le ton définitif d'un prophète ou d'un politicien, 1958 sera notre année. Celle de la victoire ou de l'anéantissement ! La France n'est qu'une étape qui sera bientôt balayée. » Augusto était sur le gril. Il changea de fréquence.

Le son clair d'une flûte traversière emplît le véhicule, suivi de la voix nasale et douce d'un type qui semblait murmurer à l'oreille d'une fille. Augusto se détendit un peu. Il avait déjà entendu ça. Ce truc passait en boucle depuis une semaine. Un drôle de samba désaccordé, léger comme une bulle de savon. Tout à fait ce qu'il fallait pour les dancings du Copacabana Palace. Lui préférait bien sûr les vrais sambas, ceux qui se chantaient en groupe au coin de la rue, repris par tous les *favelados* et leurs gamins aux épaules cuivrées. Cuíca, repique et pandeiro tambourinant en boucle : pam pi dam pim pam, jusqu'à ce que tout le monde, les hommes et les femmes, les fillettes aux vertèbres pointues et les impotents sur leurs chaises percées, soient pris par la danse et la fierté de vivre.

« Vous aimez ça ? demanda le Français dans un portugais approximatif.

– Vous voulez dire la musique ?

– Oui, ce qu'on entend là. »

Augusto haussa les épaules le temps de trouver quelque chose à répondre. Il engagea la voiture dans le tunnel qui menait à Leme, l'un des quartiers les plus chics de la ville, là où les touristes et les riches Cariocas se mêlaient en un flux continu de voitures.

« Ça vient juste de sortir. C'est pas mal. Mais le gars chante pour son chat. Je suppose que dans une chambre vitrée, au quinzième étage d'une tour, ça fait son effet. Pas dans la rue. Vous voyez ce que je veux dire ? »

Le Français hocha la tête. La fille lui adressa quelques mots en français et il acquiesça de nouveau. Augusto aurait aimé en savoir davantage, mais il craignait d'être indiscret. Et il avait hâte de s'enfiler une bière fraîche au garage. L'hôtel était en vue. Il se gara en souplesse et sortit promptement pour amener les bagages à la porte. La fille était vraiment

belle. Traits fins, lèvres avenantes, épaules rondes. Mais elle opposait une distance qui empêchait de la regarder vraiment. Il la contourna et remercia l'homme en empochant son pourboire. En échange, il lui tendit une carte portant le numéro de téléphone du garage.

« Si je peux vous emmener quelque part, n'hésitez pas à me demander. On a aussi des voitures de location. Bon séjour à Rio, monsieur. Mademoiselle... »

Gipsy et Aurèle étaient enfin arrivés, quelques jours avant le tournage du film censé assurer leur gloire à tous les deux. Ils avaient attendu ce moment depuis des mois. L'équipe technique suivrait la semaine suivante. Dix jours, c'était court pour faire les repérages, terminer le casting local qui avait commencé des mois plus tôt, lors du premier voyage en solitaire d'Aurèle, et entamer les essais. Le tout dans un pays, une ville inconnus de Gipsy et qui se dévoilaient à peine à Aurèle. Aurèle avait promis la gloire à Gipsy dès leur première rencontre. Sans compter Gordine, le producteur, qui ne plaisantait qu'à demi en parlant de proposer le film à Cannes pour le festival de 1959. Restait à le tourner, ce film. Aurèle et Gipsy avaient beau avoir chacun déjà eu une expérience de tournage, une fois, avant de se connaître, ils étaient à peu près à égalité en matière de cinéma : des débutants, rêveurs affamés, d'un côté comme de l'autre de la caméra.

Avec ses doubles colonnades et sa façade crémeuse, la mairie de Rio évoquait une rangée de maîtres d'hôtel au garde-à-vous. Depuis une heure, devant quelques fonctionnaires intrigués, Gipsy montait et descendait les marches de l'édifice, cambrait le dos, étirait ses jambes de danseuse, déployait un sourire éclatant. Le photographe d'*Ebony* n'en avait jamais assez : il n'avait pas fait le voyage depuis Chicago pour rien ; il voulait s'assurer plusieurs planches de photos réussies. Alors il faisait inlassablement recommencer Gipsy, tâchant de la saisir dans les postures les plus acrobatiques. Elle se pliait à ses demandes avec bonne humeur. C'était la première fois qu'elle était l'objet d'une séance photo si minutieuse. Et pour *Ebony* ! Quelle fierté, même si elle n'osait pas le montrer à Aurèle, qui n'aurait peut-être pas compris ce qu'un tel magazine représentait pour elle. Elle imaginait déjà sa mère le feuilletant dans la cuisine, à Pittsburgh. Ou mieux : l'achetant fièrement au kiosque, devant les voisins envieux. Et le photographe ! il avait l'air si sûr de ce qu'il faisait. Elle travaillait avec un photographe noir pour la première fois. De la même nationalité qu'elle, qui plus est. C'était épuisant, mais elle espérait qu'il saurait la mettre en valeur.

« J'apparaîtrai dans le même numéro que Nat King Cole, c'est sûr ? » souffla Gipsy sans modifier le sourire figé qui lui fichait des crampes aux joues.

« *Yep* », répondit l'homme derrière son viseur.

Assis sur les marches, Aurèle regardait sans plaisir Gipsy et le photographe qui n'arrêtait pas de lui tourner autour. Le type, grand et maigre, affublé d'une fine moustache, plaçait son appareil avec précision, cassait sa carcasse en deux, déclenchait l'obturateur, se redressait, s'accroupissait

à nouveau pour capturer Gipsy en contreplongée. Quand il se redressait, la toile de son pantalon faisait deux pointes saillantes au niveau des genoux. Tout avait l'air coupant chez cet homme, y compris son regard. Il fallait espérer que les photos en garderaient quelque chose d'affûté. Avant de se concentrer sur le visage pur et le corps en mouvement de Gipsy, le photographe les avait fait poser ensemble, joue contre joue, main dans la main, tournés amoureusement l'un vers l'autre. C'était bien joli, mais la seule chose qui comptait à ce moment précis était que le matériel avait du retard. Trois caméras modernes censées arriver par bateau, indispensables vu ce qu'on trouvait sur place, Aurèle s'en était aperçu lors de son voyage précédent.

Les rares cinéastes de Rio fonctionnaient encore avec du matériel d'avant-guerre, caméras obsolètes et faux éclairages inexistants. La pellicule était une denrée rare et les studios se résumaient à des hangars à peine aménagés. Aurèle avait obtenu de Gordine le transport de son propre matériel et l'embauche de ses propres techniciens. Mais le producteur avait attendu la dernière minute pour acheter les billets de l'équipe et avait négocié au tarif lent l'expédition du matériel par cargo. Les caméras légères voguaient toujours quelque part sur l'Atlantique. Quant au casting sur place, il traînait en longueur, beaucoup plus que prévu : Aurèle n'avait pas encore son Orphée. Hormis Gipsy, il n'avait aucun des acteurs qui joueraient les rôles principaux. Il commençait à s'inquiéter. Orphée était-il à Rio ? Serait-ce l'un des dockers qui déchargeraient les caméras sur le port ou un sambiste de la favela ? Ou ce jeune chauffeur qui les avait amenés à l'hôtel ? Non, il ne l'avait pas encore trouvé. Faudrait-il étendre les recherches à São Paulo ? C'était encore du temps de perdu, mais il préférait le prendre pour obtenir ce qu'il voulait : l'Orphée dont il avait dessiné le visage plusieurs fois.

Il existait quelque part, il en était sûr. Malgré son impatience, il devait paraître calme et confiant devant l'équipe du film qui commençait à se constituer sur place. Il avait montré ses dessins au directeur de casting, ainsi qu'à la scripte. Tous savaient désormais quel genre d'homme il cherchait. Quant à Mira, il la voyait comme un contraire possible d'Eurydice : grande, fière, avec quelque chose de dur, en contraste avec la souveraine douceur qu'apporterait Gipsy.

Trois semaines plus tôt, à Paris, Gordine avait passé quelques coups de fil pour avertir les agences de presse qu'un réalisateur français s'en allait à Rio tourner sa propre version du mythe d'Orphée et Euridyce. Un peu de publicité en amont du projet ne ferait pas de mal. Le producteur se targuait d'avoir bien des arguments pour attirer l'attention des lecteurs et futurs spectateurs : primo, le Brésil passionnerait ceux qui ne voyageaient jamais, du petit commerçant à la secrétaire, de la mère au foyer au lycéen gentiment rebelle. Tout un public prêt à dépenser quelques francs pour s'offrir du dépaysement en Technicolor. En ce moment, la mode était aux documentaires rapportés par de vagues aventuriers promenant leur caméra des pôles jusqu'au fond des mers, la braquant sous le nez frémissant de guerriers pygmées ou sur la paume fripée de chercheurs d'or en Guyane. Secundo, le film traitait de l'amour éternel. C'était bon pour le grand public. Tertio, Aurèle avait été un premier assistant plutôt bien vu des réalisateurs avec qui il avait travaillé. Ça, c'était bon pour la critique.

Dans sa dépêche, il avait hésité à ajouter un quatrième argument : les héros du film seraient tous interprétés par des Noirs. Mentionner ce choix audacieux, c'était à quitte ou double : soit il suscitait l'attention des critiques en quête d'originalité, soit, au contraire, il discréditait d'emblée le

film, qui passerait au mieux pour une bizarrerie. Finalement, Gordine avait inventé une formulation plus prudente: «Le film rassemblera un casting non professionnel autour de l'actrice américaine Gipsy Dusk.»

Un casting presque entièrement noir... Lui aussi avait trouvé cela étrange au début, pour ne pas dire économiquement dangereux. Mais quand il avait demandé à Aurèle s'il était sûr de son choix, son ami l'avait fixé de son regard déterminé. Il avait fouillé dans sa poche et en avait sorti son carnet d'esquisses. On y voyait des visages aux traits juvéniles et romantiques, qu'il avait commentés pour Gordine: «Voici mon Orphée. Euridyce, je l'ai déjà trouvée: ce sera Gipsy. Et voilà Mira, celle qui aime aussi Orphée.» Où donc Aurèle avait-il vu ce genre de visages bruns et sculpturaux? s'était demandé Gordine.

«On les trouvera là-bas», avait déclaré d'un ton sans réplique le réalisateur. Aurèle avait ensuite expliqué à Gordine l'importance qu'auraient les couleurs: «Tu comprends, ce sera un film jaune. Le jaune dominera parce qu'il symbolise Orphée, fils du soleil. Le jaune sera comme un étendard, présent tout au long du film. Les comédiens seront noirs et mon film sera jaune. Les autres couleurs, très franches, donneront ma vision de la modernité: du bleu cobalt pour la lumière, du blanc d'écume qui devra ressembler à du blanc de Meudon: crayeux et pur. Du rouge électrique, pour les Enfers. Fini les tons sépia et le halo flou autour des visages comme dans les films d'avant-guerre.»

Gordine s'était dit qu'après tout l'époque était à l'audace.

Au Brésil, la dépêche de Gordine, reprise par la presse populaire, avait suscité un véritable engouement à cause du tournage à Rio, qui flattait la fibre nationale, et de cette fabuleuse idée de casting sauvage: elle nourrissait les espoirs

de milliers d'aspirants acteurs. Contre toute attente, la nouvelle avait aussi été reprise dans des journaux américains : pas ceux que Gordine connaissait comme *Life* ou *Vogue*, mais des publications destinées à la population noire américaine ; des titres qu'il découvrait et qui avaient le même glamour que leurs équivalents dédiés à la classe moyenne blanche : *Ebony* dépêcherait l'un de ses meilleurs photographes pour une séance avec Gipsy, *Jet* avait aussitôt réclamé son interview, réalisée à Paris. C'était déjà une petite victoire. En revanche, l'annonce avait à peine suscité un intérêt poli des journaux français spécialisés dans le cinéma, qui s'étaient contentés de la reprendre dans un entrefilet. Gordine avait tout de même payé une demi-page dans *Le Film français*, y annonçant triomphalement le tournage.

Côté finances, la partie n'était pas encore gagnée. Gordine avait compté sur cette petite couverture médiatique pour boucler le tour de table des producteurs, mais il manquait toujours quinze millions et Aurèle venait d'atterrir à Rio : le tournage devait débiter dans quelques jours. Bah, ce n'était pas la première fois qu'un film commencerait sans avoir complété son budget. Après avoir parcouru à nouveau la mince revue de presse brésilienne et américaine, Gordine s'était allumé un cigare en s'approchant de la fenêtre. Un petit bout de Seine coulait entre les arbres. Pour la millième fois, il refit péniblement le bilan récent de ses entreprises. Il n'avait pas sorti un vrai succès depuis dix ans. Il n'avait même pas produit de film depuis cinq ans. Le Crédit national l'avait lâché et le considérait comme un emprunteur peu fiable. Il était parvenu à raccrocher au projet d'Aurèle des producteurs italiens, mais avec difficulté et pour une somme plus modeste que celle qu'il aurait obtenue dix ans plus tôt, lorsqu'il était en plein succès. Ce tournage au Brésil, c'était un coup de poker. Si rien ne marchait pour obtenir les quinze

millions manquants, il solliciterait quelques amis d'avant-guerre encore dans le métier ; perspective désagréable et peu garantie de succès : on ne le prenait plus au sérieux. Cela lui donnait envie de converser avec la bouteille de whisky qu'il gardait dans son bureau, mais il avait mieux à faire pour l'heure. Malgré l'angoisse, Gordine ne put s'empêcher de sourire. Il venait de voir passer sous les platanes un beau cabriolet sport jaune crème. Cette apparition le ramena instantanément à son projet d'écurie et ses prochains essais en formule 2 au circuit de Reims. « Rêver ! » s'écria Gordine avec rage, et il décida d'appeler Aurèle pour savoir si tout était en place à Rio de Janeiro.

### 3

Peter Garrett feuilletait machinalement le numéro de *Jet* que Dianne Minor lui avait tendu par-dessus sa machine à écrire. Sa collègue était maintenant en train de ranger méticuleusement ses fiches bristol, ce qui mettait toujours Garrett dans une humeur de chien qu'il contenait à grand-peine. Il reposa négligemment le magazine sur le bureau :

« Encore un article de Martin Luther King ? Qu'est-ce qu'on peut y faire ? Un de ces jours, ce type aura le prix Nobel avec tout son prêchi-prêcha. À moins que ceux de l'intérieur ne s'en occupent avant.

– Non, regarde la page six, ça nous concerne. »

Garrett reprit le journal en soupirant. Il faisait chaud et le ventilateur avait des ratés. Pour un peu, il aurait quitté le bureau et se serait installé à l'une de ces terrasses de Copacabana où l'on pouvait siroter des bières fraîches tout

l'après-midi. Après tout, ça faisait partie du job. Mais s'il empoignait sa veste et faisait mine de se diriger vers la porte, Dianne le poursuivrait de son regard impitoyable. Ce regard lui transpercerait le dos et même une fois assis face à la plage, il percevrait encore le goût de sa désapprobation dans son verre de bière. Il avait beau être sorti de la même promotion que Dianne, avoir subi les mêmes entraînements drastiques qu'elle et avoir été jugé *autant qu'elle* apte aux filatures les plus délicates, cette première-de-la-classe-madame-endurance avait le don de le faire se sentir aussi minable qu'un mormon de Salt Lake City débarqué en douce à Las Vegas.

En pleine page dans *Jet*, les propos d'une starlette noire inconnue. L'article qui précédait l'interview parlait du tournage d'un film français avec elle à Rio, tout prochainement. Il reconnut là l'intérêt de madame Je-sais-tout pour tout ce qui concernait la vie culturelle locale.

« Très bien, fit-il d'un air faussement concerné, on suivra ça de loin.

– Peter? (Dianne avait levé le menton de son rouleau de fiches et lui adressait ce regard vert qu'il qualifiait in petto de porte de l'enfer). Tu ne penses pas qu'on devrait recruter plus d'agents de couleur?

– De quoi tu parles?

– Il me semble que parfois ce serait plus efficace et moins prévisible. D'avoir des infiltrés noirs ou latinos.

– Pardon, mais c'est une question de confiance. Je ne ferais pas confiance à un Nègre pour la défense du pays, désolé.

– Eh bien, c'est un point de vue, mais, prends Ralph Bunche. N'est-il pas un atout pour l'Amérique, spécialement avec son travail en Palestine et en Afrique?

– Oh je t'en prie! C'est l'exception! Excuse-moi, mais je ne me verrais pas travailler au jour le jour avec un de ces...

– D'accord. Je me disais juste que ça pouvait aider parfois. Ici aussi, vu la population. En tout cas, cette actrice dans *Jet est Américaine*. Plus précisément (sourcils froncés, elle fit mine de ramener l'info à la surface de sa mémoire), une métisse américaine de père philippin et de mère noire.

– Dieu du ciel, soupira Garrett en levant les yeux au plafond.

– Elle parle couramment français et espagnol et pourrait bien parler portugais d'ici quelques semaines. À mon avis, les autorités brésiliennes vont dérouler le tapis rouge à ce Français venu tourner ici. On pourrait l'approcher...

– À suivre...», fit Garrett avec une moue pour conclure rapidement la conversation.

Il avait décidé de se faire livrer un café par un des hommes à tout faire qui traînaient dans la rue et se pencha pour héler le premier qui stagnait sous les fenêtres du bureau. Bon sang, pensa-t-il en rajustant sa fine cravate sombre, être un officier de la CIA aurait dû leur permettre de travailler de temps en temps ailleurs que dans cette chambre surchauffée.

## 4

Dans son bureau parisien, le nez collé à une carte hérissée de petits drapeaux, Malraux étudiait la progression du nombre d'antennes de l'Alliance française ouvertes dans le monde. Après s'être attardé sur l'Europe et son puzzle compliqué, son regard longea lentement, de haut en bas, le jeune continent américain. La culture, voilà ce qui permettrait à la France de récupérer son rang, Malraux en était convaincu et il avait su en persuader le Général. Une fois membre

éminent du nouveau gouvernement, il y mettrait toutes ses forces. La tournée des universités qu'il venait d'effectuer aux États-Unis avait été un succès et il avait pu constater que les centres culturels français y faisaient un travail remarquable pour redorer l'image de la nation. En Europe, ça marchait pas mal non plus. Les étudiants polonais semblaient particulièrement séduits par l'apprentissage du français, comme s'ils renouaient avec une très vieille histoire que la guerre n'avait fait qu'interrompre un moment. Il quitta la mappemonde pour examiner la lettre qu'il venait de recevoir du Président du Brésil, Kubitschek. Une invitation à visiter le chantier de Brasília. Il y avait un joli coup à jouer. Le Président brésilien avait besoin d'attention et de respect international, c'était évident. La capitale futuriste qu'il avait imaginée était un projet fou, impressionnant et particulièrement séduisant.

Armé d'une loupe, Malraux se pencha avec gourmandise sur les photos aériennes de Brasília: les premiers bâtiments, rectilignes, sortaient de terre, le long de ce qui serait de vastes avenues et n'était pour l'instant que d'immenses tranchées lunaires. Il parcourut longuement chaque détail des prises de vue. Un chantier prométhéen, comme il n'en existait pas beaucoup, cette fois au service de la démocratie... Il aurait aimé avoir eu cette idée. Kubitschek. Voilà un type dont il était jaloux. Un vrai politique, doublé d'un créateur qui pouvait se comporter en démiurge et faire sortir de terre une cité entière. Malraux se perdit dans ses pensées où surgissaient les voies romaines antiques et les palais hindous parcourus dans sa jeunesse, ainsi que des foules emportées dans des rituels mystiques. Il pensa à des sculptures faites pour orner un bâtiment sorti de son imagination. Il venait d'en admirer dans l'atelier de Giacometti. Son esprit revint lentement aux photos du chantier. Il conclut que le Brésil était le pays de l'avenir. Pourquoi ne pas y faire une visite

officielle dès qu'il aurait le titre de ministre de la Culture? Assortie d'un discours dont il avait le secret évidemment. Les Américains finançaient les travaux de Brasília, mais la France donnerait son imprimatur spirituel à cette ville titanesque, jaillie du néant.

Après avoir compulsé quelques dossiers supplémentaires, il s'attarda sur celui du prochain festival de Cannes. Ce serait là, comme d'habitude, une partie longue et difficile à jouer, à la fois diplomatique et technique. La précédente édition n'était close que depuis un mois, et déjà, les ambassades s'agitaient pour la suivante: la Finlande songeait à se retirer pour ne pas froisser l'URSS, les États-Unis faisaient savoir qu'il était hors de question que les Soviétiques soient à nouveau primés. Il fallait que le Japon soit bien représenté, c'était indispensable pour continuer à bâtir en Asie des relations solides.

En interne, Malraux, en tant que conseiller spécial du Président, pouvait s'attendre à des passes d'arme avec le ministre des Affaires étrangères, jaloux de ses prérogatives, tandis que le Centre national de la cinématographie réclamerait sa part dans toutes les décisions. Somme toute, ces conflits montraient combien le Festival était une réussite. En la matière, la France faisait mieux que l'Allemagne ou l'Italie. Même les Américains n'avaient pas d'événement aussi glamour. Chaque année, ils adoraient venir s'encanailler sur la Côte.

En vue de son futur ministère des Affaires culturelles, Malraux avait bien insisté pour être en charge du cinéma français. Il espérait que le Général lui octroierait cette puissante arme diplomatique, en plus des théâtres et des musées. Il saurait en jouer pour que la France brille parmi les grandes nations.

Il y avait tant de choses à faire, se dit-il avec appétit. Soudain, il fut pris d'un étourdissement qui lui donna l'impression de chuter dans une spirale sans fin, cosmique et ténébreuse. Il

passa sa main sur ses paupières douloureuses et s'efforça d'emplir ses poumons d'une bonne bouffée d'air. Dans un voile rouge, une pensée chassa toutes les autres; une pensée qui l'avait accompagné presque toute sa vie: l'inutilité, amère et désespérante, de toutes ses actions face à la mort. Il était entouré de tant de fantômes; de quoi remplir un temple. Immobile dans son fauteuil, il n'essaya pas de barrer la route à la vague de détresse qui l'envahissait. Il valait mieux accepter et attendre, comme un agneau à l'abattoir. Il pensa aux femmes qui compliquaient actuellement sa vie, ce qui ne fit qu'empirer son mal de tête naissant. Mieux valait cela qu'affronter les fantômes de celles et ceux qui comptaient vraiment. Avec les vivantes, au moins, son sentiment de culpabilité était conventionnel, ténu et pour ainsi dire, confortable.

Quelqu'un frappa à la porte. Il ne répondit pas. L'un de ses adjoints apparut quand même, une pile de nouveaux dossiers sous le bras. Acculé, Malraux puisa dans les derniers recoins de son esprit douloureux l'énergie de se composer un visage adapté à la réunion de travail qui allait suivre. C'est alors que, dans un sursaut salvateur, son cerveau émit une idée brillante qui fit aussitôt refluer l'horrible cloaque dans lequel il était en train de sombrer: il fallait prêter *La Joconde* aux États-Unis. En quatre siècles et demi, le tableau n'avait jamais quitté la France. Sa traversée de l'Atlantique vaudrait bien l'envoi d'un satellite autour de la Terre. Les traits fatigués du ministre se détendirent un peu. Les Américains raffolaient du Louvre, ils seraient éternellement reconnaissants à la France de ce geste. Il soupira de soulagement, déjà pressé d'exposer son idée au Général. Comme à regret, la flaque de bile noire s'était évaporée. L'organisation du voyage de Mona Lisa devrait occuper son esprit pendant deux ou trois ans. Malraux sourit de son ingéniosité. Voilà une action de ministre qui serait bien à sa mesure et à celle de la France: grandiose.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site  
[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

© Éditions Liana Levi, 2021

Couverture : D. Hoch

Photo : Cannes, La Croisette, années 1950

© Ullstein Bild Dtl./GettyImages

Cette édition électronique du livre *Les Étoiles les plus filantes* de Estelle-Sarah Bulle  
a été réalisée en juillet 2021 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0435-8)

ISBN ePDF : 979-10-349-0437-2